

nancy
mitford

tir
aux pigeons

NANCY MITFORD

TIR AUX PIGEONS

Londres, à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Lady Sophia Garfield rêve de devenir une belle espionne. Ne pouvant cependant passer son temps à démasquer des ennemis, Sophia exerce son sens patriotique dans les bureaux de l'hôpital Ste Anne... tout en conservant ses loisirs aristocratiques. Elle va ainsi régulièrement prendre le thé au Ritz, échafaude avec malice des plans pour séduire le fringant Rudolph Jocelyn et en éloigner sa rivale, la princesse Olga Gogothsky.

Dans la lignée de *Charivari*, Nancy Mitford déploie un humour décalé et percutant, qu'elle distille savamment tout au long de cette fantaisie loufoque, qui accorde aussi toute sa place aux développements politiques internationaux cruciaux de l'époque.

TIR AUX PIGEONS

*du même auteur
chez le même éditeur*

CHARIVARI

à paraître

CHRISTMAS PUDDING
HIGHLAND FLING

NANCY MITFORD

TIR AUX PIGEONS

Traduit de l'anglais
par Charlotte MOTLEY

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :
Pigeon Pie

© The Estate of Nancy Mitford, 1940
© Christian Bourgois éditeur, 2013
pour la traduction française
ISBN 978-2-267-02430-2

À
PHYLLIS BLAKE, MARGARET CANDLER
et, bien sûr, au
MERVEILLEUX VIEUX CHANTEUR
de Kew Green lui-même

JE DÉDIE CE LIVRE

J'espère que quiconque sera assez aimable pour le lire dans une nouvelle édition se rappellera qu'il a été écrit avant Noël 1939. Publié le 6 mai 1940, il fut une des premières victimes sans importance de la vraie guerre qui commençait alors.

Nancy Mitford
Paris, 1951

Sophia Garfield avait une vision claire de ce à quoi ressemblerait le début de la guerre. Il y aurait une grande détonation, suivie par une obscurité d'encre et un vent froid. Trébuchant sur des tas de décombres et de cadavres, Sophia chercherait avec application, mais sans espoir, son mari, son amant et son chien. C'était dans son esprit comme la Fin du Monde ou les Derniers Jours de Pompéi, et cela faisait alors plus de deux ans qu'elle s'armait de courage afin d'endurer avec fermeté les épreuves mentales et physiques qui devaient accompagner ce cataclysme.

Mais rien dans la vie n'arrive comme nous nous y attendons, et le début de la grande guerre contre Hitler ne se produisit certainement pas conformément aux plans de quiconque, sinon peut-être à ceux d'Hitler. En fait, Sophia traversait dans sa Rolls-Royce une de ces villes grises et sans caractère de la frontière entre l'Angleterre et l'Écosse quand elle vit un homme qui vendait des journaux ; sur l'affiche qu'il portait comme un tablier étaient griffonnés au crayon les mots LA GUERRE A COMMENCÉ. Comme nous étions le 31 août 1939, la guerre qui avait commencé était l'invasion de la Pologne par l'Allemagne. Cependant,

la vraie guerre commença plus pompeusement, sinon en accord avec les idées préconçues, quelque quatre jours plus tard. Il n'y eut pas de grande détonation, mais Mr Chamberlain dit à la radio quel rude coup ç'avait été pour lui avant de s'appliquer à soulager la tension en faisant retentir les sirènes qui produisirent un très joli effet théâtral, même si quelques citoyens, croyant leur dernier jour arrivé, furent légèrement contrariés par cette curieuse blague.

La guerre de Sophia commença dans cette ville-frontière. Elle se sentit plutôt frissonnante quand elle vit l'affiche et dit à Rawlings, son chauffeur : « Vous avez vu ? », et Rawlings répondit : « Oui, m'lady, j'ai vu. » Puis ils passèrent devant une hideuse église de style victorien tardif, et on aurait dit que toute la population était occupée à la protéger à l'aide de sacs de sable. Sophia, qui n'avait jamais vu de sac de sable, se mit à pleurer, en partie de peur et en partie parce qu'elle était un peu touchée de voir les gens se donner tant de mal pour une église si laide qu'elle aurait pu être construite exprès pour les bombes. Plus loin sur la route, dans un petit village gris, une bande d'enfants, avec des étiquettes autour du cou et des ballots dans les bras, se tenaient près d'un car. La plupart braillaient. Rawlings fit remarquer spontanément qu'il ne s'était jamais attendu à voir des réfugiés en Angleterre, qu'Hitler était un porc et qu'il aimerait lui mettre la main dessus. Au garage où ils s'arrêtèrent pour prendre de l'essence, l'homme dit que nous ne pourrions jamais plus garder la tête haute si nous n'en finissions pas maintenant.

Quand ils arrivèrent à Carlisle, Sophia décida qu'elle devait rentrer en train à Londres. Cela faisait

déjà dix heures qu'elle était sur la route et elle était atrocement courbatue, mais ayant convenu d'aider à l'évacuation de mères et d'enfants, elle devait se rendre dans une école sur Commercial Road à huit heures le lendemain matin. Elle dit donc à Rawlings de passer la nuit à Carlisle et elle prit le train pour Londres. Il n'y avait pas de wagons-lits, le train était plein de soldats ivres, et il était plongé dans le noir. Certains voyages demeurent dans la mémoire comme un cauchemar encore pire qu'une mauvaise maladie ; celui-ci devait être l'un d'eux. Sophia eut la chance de trouver une place alors qu'il y avait des gens debout dans les couloirs. Elle ne s'en installa pas moins, partageant le compartiment avec un officier écossais, sa très jeune femme, une dame désagréable entre deux âges et plusieurs hommes endormis. La dame désagréable et la femme de l'officier étaient toutes deux accompagnées de chiots, ce qui surprit Sophia. Elle s'était arrachée à sa Milly ce matin, ne voulant pas avoir un objet en plus à chercher dans les décombres et les cadavres. Bientôt l'obscurité totale descendit, et ses compagnons de voyage devinrent de simples formes indistinctes et des voix prenant des proportions fantomatiques.

La femme de l'officier alla aux toilettes, et le petit officier dit en confidence à Sophia : « Nous ne sommes mariés que depuis samedi et elle est très triste », ce qui fit de nouveau pleurer Sophia. Elle pensa qu'elle allait passer la guerre dans un fleuve de larmes, qu'elle avait faciles. La dame désagréable dit alors qu'il semblait idiot de faire la guerre pour la Pologne, mais personne ne prit la peine de relever.

« Retenez bien ce que je vous dis, insista-t-elle, cela signifiera un shilling de plus sur nos impôts. »

Qu'il soit vrai ou non que les gens qui se noient ont droit à un spectacle cinématographique de leur vie passée, il est indubitable que, pendant les voyages abominables entrepris sans objet réjouissant en vue, les pensées de la plupart sont enclines à prendre cet aspect de noyade, que ce soit en regard des événements passés ou à venir. Sophia, affreusement fatiguée, mais incapable de dormir, se mit à reconstituer en pensée des scènes de sa vie passée.

Fille unique d'un pair veuf, qui savait écrire son nom : Maida Vale, mais pas beaucoup plus, elle avait vu Londres pour la première fois à l'âge de dix-huit ans. Une tante l'avait alors sortie dans le monde. Elle était tombée sous l'influence des romans de Maurice Baring, son héros idéal était un diplomate affable, peut-être légèrement chauve et énormément cultivé. Les gentlemen répondant à cette description n'abondaient pas dans les bals auxquels elle allait, et les blancs-becs de vingt ans qui les fréquentaient en majorité furent pour elle source de désillusion. Si elle n'était pas timide et possédait un caractère vif et enjoué, elle ne faisait pas l'évaporée et de ce fait n'obtint jamais beaucoup de succès auprès des très jeunes. À la fin de sa première saison londonienne, à l'occasion des courses de Goodwood, elle fut invitée dans un château avec de nombreuses autres personnes parmi lesquelles se trouvait Luke Garfield. Il venait juste de quitter le service diplomatique pour travailler à la City. Ses manières cultivées et très pompeuses, ses vêtements parfaits, sa connaissance des affaires étrangères et sa légère calvitie lui donnaient du pres-

tige aux yeux de Sophia, et il devint son héros. De son côté, Luke vit immédiatement que le charme et la beauté inhabituelle de cette dernière lui seraient d'une aide inestimable dans sa carrière et, pour autant qu'il fût capable d'une émotion aussi vive, il tomba amoureux de la fille. Il lui fit sa déclaration au mois de novembre suivant, après qu'elle lui eut servi le thé dans le salon de sa tante. Son pantalon à fines rayures et sa retenue parfaite lui semblaient tout à fait idéaux, la scène aurait pu sortir d'un livre pour jeunes filles et fut couronnée à ses yeux par la suggestion que fit Luke qu'ils passent leur lune de miel à Rome où il avait été récemment *en poste*¹.

Combien de temps il lui fallut pour réaliser qu'il était un fat pompeux, elle ne se le rappelait pas. C'était un touriste assommant, et il lui fit visiter Rome avec une assiduité consciencieuse, sans jamais la laisser s'asseoir sur une pierre pour utiliser ses propres yeux. Les plaisanteries qu'elle faisait l'agaçaient sans jamais l'amuser. Quand elle déclara que tous les monuments de Rome portaient des noms de cinémas londoniens, il se plaignit qu'elle était insulaire, bouffonne et infantile. Elle était insulaire, effectivement ; elle adorait l'Angleterre et n'avait jamais pensé que l'étranger valait la peine qu'on s'y rendît. Luke parlait l'italien d'une façon si horriblement affectée qu'elle était gênée de l'entendre.

C'est au cours de sa lune de miel à Rome qu'elle rencontra Rudolph Jocelyn. Il ne lui fit pas grande impression, étant l'antithèse de ce qu'elle admirait tant alors. Il n'était ni chauve ni affable ni diplomate

1. En français dans le texte.

dans aucune acception du terme. Au contraire, il possédait une tignasse d'un blond filasse, parlait de manière indistincte, s'habillait mal et était toujours très pressé. Luke ne l'appréciait pas. Il disait que les activités journalistiques de Jocelyn ne cessaient de créer des ennuis avec les Italiens à l'ambassade. De plus, il fréquentait des gens de peu et avait l'air minable, et le fait qu'il parlait l'italien comme un autochtone, et deux dialectes en plus, ne le lui rendait pas sympathique pour autant. Quelques mois plus tard, Sophia apprit qu'il avait mobilisé l'armée italienne dans un moment où il se sentait d'humeur facétieuse. La nouvelle s'étala en première page de son journal et Rudolph Jocelyn dut abandonner la carrière de journaliste.

Sophia possédait une nature heureuse et était amusée par la vie. Si elle était légèrement désillusionnée, elle n'était pas pour autant malheureuse en ménage. Luke était froid comme un poisson et atrocement ennuyeux, mais elle se mit bientôt à le considérer comme une formidable plaisanterie et, puisqu'elle aimait les plaisanteries, à avoir beaucoup d'affection pour lui, le jour, qui arriva rapidement, où elle cessa d'être amoureuse de lui. De plus elle le voyait très peu. Il quittait la maison avant qu'elle fût correctement réveillée, ne revenant qu'à temps afin de s'habiller pour dîner, puis ils dînaient dehors. Ils allaient toujours chez des amis à la campagne du samedi au lundi. Sophia passait souvent plusieurs semaines avec son père, dans le Worcestershire ou en Écosse. Apparemment Luke devenait très riche. Environ deux fois par semaine, il l'obligeait à recevoir ou à aller chez des hommes d'affaires d'un ennui insupportable, généralement amé-

ricains. Il lui avait expliqué qu'elle devait considérer cela comme son travail et elle avait donc acquiescé humblement, mais malheureusement elle ne faisait pas très bien son travail, et Luke n'hésitait jamais à le lui faire savoir. Il disait qu'elle se comportait avec les femmes de ces milliardaires comme si elles étaient des paysannes et elle, une duchesse en visite. Il disait qu'elles n'étaient pas habituées à être traitées avec condescendance par les femmes d'hommes beaucoup plus pauvres, qui espéraient faire affaire avec leurs maris. Sophia n'arrivait pas à comprendre tout cela. Elle pensait être formidable avec elles, mais elles lui paraissaient d'une autre espèce.

« Je ne vois tout simplement pas l'intérêt de se lever à six heures tout le temps de sa jeunesse et de travailler dix-huit heures par jour afin d'être milliardaire, puis, quand on est milliardaire, de continuer à se lever à six heures et de travailler dix-huit heures par jour, comme Mr Holst. Et la pauvre Mrs Holst, qui s'est levée à six heures toutes ces années, maintenant qu'elle peut dormir le matin, ne possède que le plus misérable petit clip en diamant qu'on ait jamais vu. Qu'est que tout ça veut dire ? »

Luke parla de grosses affaires et de ne pas immobiliser son capital. Mr Holst était le président de la société dont celle de Luke était la filiale londonienne, et les visites des Holst en Angleterre étaient un cauchemar pour Sophia. Elle était obligée de beaucoup voir Mrs Holst et d'écouter des heures durant le récit de ses luttes passées aussi bien que d'immenses leçons sur la morale des affaires.

« Lady Sophia, disait Mrs Holst, tripotant son minuscule clip en diamant, j'espère que vous et sir Luke

réalisez pleinement que Mr Holst a confié sa réputation – car l'affaire, lady Sophia, ne fait qu'une avec la réputation de Mr Holst, et en fait Mr Holst m'a souvent dit que l'affaire de Mr Holst est Mr Holst – eh bien, comme je disais, cette réputation est entre les mains de sir Luke et entre les vôtres, lady Sophia. Je dis toujours que la femme d'un homme d'affaires devrait être la femme de César. Ainsi que je vous l'ai dit, lady Sophia, Mr Holst a travaillé vingt heures par jour pendant trente ans pour monter son affaire. Bien souvent je l'ai entendu déclarer : "Ma maison est mon bureau et mon bureau est ma maison", et cela, lady Sophia, est la plus pure vérité. Maintenant, comme je disais... », et ainsi de suite.

Sophia, qui n'avait pu se sortir de la tête que la City était une grande pièce dans laquelle un tas d'hommes étaient assis à longueur de journée à opérer des additions, et qui était bien sûr tout à fait incapable de faire la différence entre agents de change, courtiers de change, banquiers et marchands de titres, trouvait ces leçons aussi incompréhensibles que le fait que Mrs Holst prenne un tel intérêt à la profession de son mari alors qu'elle n'avait produit, pour elle-même, qu'un malheureux petit clip en diamant. Sophia adorait les bijoux, elle en avait heureusement hérité de très beaux de sa mère, et Luke, qui n'était pas du tout radin, enrichissait souvent sa collection quand il avait conclu une affaire.

Le train s'arrêta. L'officier écossais, sa femme, la dame désagréable et leurs chiots descendirent. Il était une heure du matin. De très jeunes soldats se déversèrent du couloir bondé dans le compartiment. Ils étaient très ivres, ne cessant de chanter une petite

chanson cochonne qui faisait l'inventaire des bouts d'Hitler qu'ils allaient rapporter. Tous finirent par s'endormir, deux avec la tête sur les genoux de Sophia. Comme elle était trop fatiguée pour les pousser, ils passèrent le restant du trajet à ronfler sur elle leur haleine brûlante.

Ses pensées poursuivirent leur cours. Après quelques années de mariage, Luke avait adhéré à la Boston Brotherhood, une de ces nouvelles religions qui nous arrivent tous les six mois et quelques de l'autre rive de l'Atlantique. Au début elle avait soupçonné qu'il y voyait un moyen de faire des affaires profitables avec ses membres, mais au bout d'un certain temps il devint sincère. Il instaura des réunions les week-ends dans leur maison de Londres, ce qui signifiait cent personnes à chaque repas, de longues files animées devant les toilettes, des confessions publiques dans le salon, et de discrets apartés dans le cagibi de la bonne. Sophia ne s'était pas très bien conduite dans toute cette affaire, elle avait en fait joué un double jeu afin d'en tirer l'entier bénéfice. Elle permettait aux gens de se confesser à elle et se confessait elle-même d'une manière parfaitement éhontée, feuilletant les pages de Freud à la recherche de nouveaux péchés à l'aide desquels fasciner les Frères, qui bien entendu l'adoraient. C'est précisément à cette époque que tout dans la vie de Sophia commença à sembler beaucoup plus amusant à cause de Rudolph Jocelyn dont elle était tombée amoureuse. Il venait à toutes les réunions du week-end, aux thés, aux déjeuners buffets et autres festivités de la nouvelle chrétienté, et Luke, s'il le détestait toujours autant, le supportait d'un cœur joyeux et fraternel, le considérant sans nul

doute comme une sorte de pénitence envoyée pour le châtier, tout autant qu'un tison à tirer du feu. Les Frères, comme les catholiques, touchent une prime pour les âmes.

Sophia et Rudolph s'aimaient beaucoup. Cela ne signifie pas qu'il ne leur était jamais venu à l'esprit de modifier la situation actuelle, qui semblait exactement convenir à toutes les parties : Rudolph était incapable de se voir en homme marié, et Sophia craignait que le divorce, le remariage et en conséquence la pauvreté ne fissent pas ressortir ce qu'il y avait de meilleur dans sa nature. Quant à Luke, il s'était lié avec une âme sœur bostonienne et fraternelle prénommée Florence et était parfaitement satisfait de l'état des choses. Il voyait bien que Florence ne présenterait pas aussi bien que Sophia quand il recevrait des clients potentiels. Sophia ne manifestait peut-être pas un tact idéal avec leurs épouses, mais elle irradiait une atmosphère de sécurité et d'inéluçabilité du statu quo de la classe supérieure, ce que Florence, toute sainte qu'elle fût, ne faisait pas. De plus, Luke n'était pas du tout le genre d'homme à approuver le divorce. D'âge mûr, assez gros et très riche, il aurait l'air ridicule, il le savait, si sa femme partait avec un jeune homme pauvre, beau et peu honorable. Qu'on nous permette de chuchoter aussi que Luke et Sophia, après tant d'années, étaient vraiment plutôt attachés l'un à l'autre.

Tandis que Sophia considérait sa vie passée, elle se sentait absolument certaine qu'elle était désormais terminée, totalement révolue. Elle était derrière elle, tandis qu'elle-même, à chaque tour de roue, était transportée en direction de cette bruyante détonation,

ces ruines, ces cadavres et cette absence d'êtres aimés. Elle avait été prise tout à fait au dépourvu par la guerre, se trouvant avec son père dans un coin reculé de l'Écosse où téléphone et radio étaient inconnus, et où les journaux avaient souvent trois jours de retard. Maintenant, dans ce train obscur bondé de soldats, elle se trouvait déjà enveloppée par elle. Le ciel de Londres était probablement noir d'avions ennemis, mais l'appréhension était de si peu d'utilité qu'elle se concentra sur le bonheur de sa vie passée. L'avenir devrait prendre soin d'elle à sa manière. Elle commença à somnoler et des images envahirent son esprit. Le premier rendez-vous de chasse auquel elle s'était rendue, au petit matin, avec le régisseur de son père. Elle se le rappelait souvent, et il était devenu une image composite de toutes les chasses au renardeau auxquelles elle avait participé, des bois en automne et de l'odeur des feux, des feuilles mortes et des chevaux en sueur. Quand elle rentrait de la dernière chasse de la saison, en fin d'après-midi un jour de printemps, il y avait des primevères et des violettes sous les haies, très très loin le son d'une trompe, et plus tard un hibou. Le monde n'est pas un mauvais endroit, il est dommage d'être obligé de mourir. Mais, évidemment, ce n'est un bon endroit que pour très peu de gens. Pensez à Dachau, pensez à la Chine, et la Tchécoslovaquie et l'Espagne. Pensez aux zones sinistrées. Nous devons mourir maintenant, et il faut qu'il y ait un nouveau monde. Sophia s'endormit et ne se réveilla qu'à Euston. Elle se rendit à l'hôtel de la gare, prit un bain et arriva à Commercial Road pile à huit heures du matin. De la journée qui suivit elle n'avait que peu de souve-

nirs. Les Londoniennes avaient été formidables, leurs hôteses campagnardes extrêmement désagréables. Ç'avait été une triste affaire.

Après quoi, Sophia se mit au lit et dormit treize heures.